



== CAMILLE LEBOULANGER ==

LE CHIEN DU
FORGERON



ARGYL

Du même auteur :

Enfin la nuit, L'Atalante, 2011.

Bertram le Baladin, Critic, 2017.

Malboire, L'Atalante, 2018.

Ru, L'Atalante, 2021.

Éditions Argyll 2021 ©

Dépôt légal : août 2021

ISBN : 978-2-492403-21-7

ISBN du livre papier : 978-2-492403-19-4

Site internet : <https://argyll.fr>

Mail : editions@argyll.fr

ACCESSIBILITÉ

Aux éditions Argyll nous avons décidé de rendre nos livres numériques aussi accessibles que nos compétences techniques le permettent.

À ce titre, ce livre a été préparé au format EPUB3, en s'appuyant sur les normes ARIA (Accessible Rich Internet Applications) de la Web Accessibility Initiative. Un marquage sémantique précis permet de faciliter le travail d'outils d'assistance à la lecture, et nous avons précisé les passages propices à des difficultés de prononciation.

Dans le cas particulier de ce livre, il pose un problème particulier pour la prononciation des noms en vieil irlandais. Les systèmes de lecture automatisée ne proposent généralement pas cette langue ; de plus, les accents inhabituels en français ont été supprimés pour faciliter la lecture. Enfin, personne à Argyll n'est spécialiste des langues gaéliques anciennes. J'ai donc fait le choix imparfait de baser la prononciation sur le gaélique irlandais moderne. Toute correction sera la bienvenue.

Au delà des normes ARIA, nous avons également préparé deux versions supplémentaires pour le bénéfice du lectorat dyslexique ou malvoyant. Le travail fourni sur ces deux variantes peut également être obtenu par un réglage soigneux des appareils de lecture, mais nous ne voulions pas que ce confort soit réservé aux plus techniques d'entre nous ; nous avons donc choisi de fournir des versions du livre pré-optimisées.

Elles sont proposées à titre gratuit, sur demande par courriel et présentation de la preuve d'achat de l'édition numérique standard.

La version optimisée pour le lectorat malvoyant utilise :

- la police de caractères *Luciole* (<https://luciole-vision.com/>) conçue spécifiquement pour cela ;
- un interlignage légèrement plus important avec une augmentation correspondante des autres marges verticales.

Nous n'avons pas modifié la taille par défaut des caractères, considérant que ce réglage était probablement déjà fait.

La version optimisée pour le lectorat dyslexique utilise :

- la police de caractères *Accessible-DfA* (<https://github.com/Orange-OpenSource/font-accessible-dfa>) ;
- un alignement à gauche partout où l'édition standard justifie le texte ;
- un interlignage plus important avec une augmentation correspondante des autres marges verticales ;
- un espace inter-mots plus important.

Notre travail n'est bien sûr pas parfait ; nous recevons volontiers tout commentaire permettant d'améliorer l'accessibilité de nos livres. Nous ferons notre possible pour en tenir compte, dans les limites de nos compétences et en tentant de trouver le meilleur équilibre possible entre des demandes parfois contradictoires.

Le point de contact pour toute question relative à l'accessibilité est accessible@argyll.fr

Camille Leboulanger

LE CHIEN DU FORGERON



CHAPITRE 1 :

LES NOCES DE DECHTIRE

« Vous parlez du Chien ? C'est difficile à croire, je sais, en regardant ma vieille allure de rien du tout, serré au fond de la taverne dans mon manteau miteux, mais j'ai connu le Chien. Je l'ai connu avant qu'on l'appelle le « Chien ». On pourrait même dire que je l'ai connu avant qu'il naisse.

Je sais ce que vous pensez. Vous vous dites : « Ce fou veut nous expliquer qu'il a connu Cuchulainn, le Chien du Forgeron, le plus grand guerrier du pays des Ulates, époux d'Emer et aimé de tant d'autres femmes, celui qui fut sacré maintes fois champion d'Ulaïd et d'Eriu tout entier et qui a pénétré dans les sidhe plus de fois qu'on n'en peut compter sur les doigts de la main. Il va nous faire croire qu'il a connu le fils de Lug, celui qui a repoussé seul l'armée du Connacht et qui a accompli trop d'exploits encore pour les raconter tous. » Vous n'avez pas vraiment tort. C'est difficile à croire. Moi-même, je ne sais pas si le Chien du Forgeron a réellement accompli tout ce qu'on raconte sur lui. Vous protestez ? Vous ne doutez pas ? J'aimerais le croire comme vous.

Laissez-moi tout de même vous dire une chose. Je suis né la même année que le Chien, et au même endroit. J'ai grandi avec lui, et il a été un enfant, un vrai, un chiard et un morveux tout à la fois, comme chacun de nous. Aussi vrai que cette bière est mauvaise, j'étais là. Je n'ai pas tout vu, je n'ai pas tout retenu, mais on m'en a raconté une bonne part de bouche à oreille. Alors, je peux jurer devant tous les dieux de l'Autre Monde – et que mes lèvres se ferment à jamais si je mens ! –, je peux jurer que s'il reste un homme vivant en terre d'Ulaïd qui connaît quelque chose à la vie du Chien, cet homme, c'est moi, et je peux jurer encore que tout ce que je raconte est vrai.

Je peux jurer que les Ulates ont quelque raison de vanter sa force et son courage. J'ai rencontré peu d'hommes aussi prompts au combat, au fer aussi vif que le Chien. On peut chanter la ríastrad, la furie de la bataille qui n'appartenait qu'à lui et a mis en fuite plus d'un adversaire. Moi qui l'ai connu, je sais que ces histoires ne sont que la surface de l'eau, et la rivière de la vie du Chien est bien plus profonde. Pardonnez-moi si je m'arrête un instant mais je me souviens soudain qu'il est parfois meilleur de ne pas troubler de rides la surface du fleuve. Qui sait quelles créatures vivent au fond de son lit ?

Dites-moi, alors. Dites-moi s'il faut que je parle ou si j'ai déjà assez parlé. Je ne vous promets pas un récit de fabuleux exploits. Je ne peux pas vous raconter les volontés des Enfants de Dana, qui ont peut-être joué un rôle dans la vie du Chien. Ces choses-là, je n'en sais rien. Moi je ne suis qu'un homme. Quand je mourrai – et cela arrivera bientôt –, il n'y aura personne pour se souvenir de mon nom, ni personne pour prétendre savoir mon histoire véritable. Le commerce que les dieux et les déesses font avec les grands parmi les mortels ne me concerne pas plus que celui des oiseaux entre eux. Je ne connais que les faits, tels que j'en ai été témoin ou qu'on me les a rapportés. Peut-être y a-t-il une leçon à tirer de la vie du Chien, mais je ne suis pas celui qui l'en tirera. Je ne suis pas homme à porter un gaeis, ou à faire des promesses. Pour toute force, je ne possède que les mots que mon cœur propose et dont ma langue dispose. Il n'y a rien de plus à attendre de moi.

Aussi, dites-moi. Si je dois m'arrêter de parler, je me tairai sans protestation. Les vieux s'accommodent bien du silence. Il est normal que de jeunes gens comme vous ne veuillent pas écouter ce que j'ai à dire. En cela, vous êtes comme le Chien, qui était comme tout le monde. Il n'a jamais fait grand cas de la parole de ses aînés.

Mais si vous choisissez de m'entendre, si vous désirez écouter la véritable histoire du Chien, je vous demanderai deux choses. Ou, plutôt, trois. La première est de ne jamais m'interrompre. Avec les saisons, le fil de ma mémoire est devenu fragile. Un mauvais souffle de vent suffit à le briser. La

deuxième est d'écouter l'histoire jusqu'à sa fin. Certains moments, sans doute, vous ennuièrent et vous dégoûteront. Cela se comprend aisément. Peut-être la fatigue aura-t-elle raison de vous et vos yeux se fermeront pendant quelques instants. Toutes ces choses sont communes, mais ne bougez pas. Ne quittez pas la pièce tant que l'histoire n'est pas finie, car les personnages des récits inachevés cessent de vivre et ne meurent jamais. Leur destin reste suspendu pour toujours, figé comme un fruit dans du miel, et il n'existe pas de sort pire que cela.

Avez-vous décidé ? Alors vous faites le choix d'écouter l'histoire véritable du Chien. Parfait. Laissez-moi juste quelque temps pour en rassembler les mots dans ma bouche. Comment ? Et la troisième chose ? Oui, j'allais oublier. La troisième chose est simple. Je vous demande de garder ma chope pleine tant que le conte ne sera pas achevé, tant qu'il restera un souffle de vie dans le corps du Chien, car la parole assèche vite la langue des vieux comme moi. D'ailleurs, deux gorgées m'aideront à mieux commencer.

L'histoire débute ainsi.

En ce temps-là, le roi Conchobar mac Nessa régnait sur l'Ulaid tout entier. C'était un roi comme il n'y en eut jamais avant lui et il n'y en aura plus après. Déjà, son royaume n'est plus rien pour vos jeunes yeux. Chacun est revenu à s'occuper de ses terres et ne se soucie plus de celles de son voisin. D'anciennes coutumes, que le roi Conchobar avait interdites, ont repris leurs droits. C'est un peu le fait du Chien. Désormais, on fourbit ses armes à la première occasion, on lorgne les femmes et les bêtes des autres. On se croit libre de prendre tout ce qu'on désire, par droit de force. Le Chien est mort depuis longtemps, mais il semble que son caractère se soit répandu dans tout l'Ulaid, aussi aisément qu'une odeur de purin portée par un vent propice. Cependant, du temps du roi Conchobar, il n'en était pas comme cela. On venait de tout l'Ulaid pour lui rendre hommage en sa forteresse d'Emain Macha, ainsi nommée en l'honneur des deux enfants de la déesse. Vous ouvrez des yeux ronds, vous qui ne pouvez vous en souvenir, mais Conchobar ne régnait pas par la force des armes. Il était le fils de Ness et du druide Cathbad. Par ruse, celui-ci l'avait épousée pour une durée d'un an. La trahison et la convoitise de Cathbad, qui en avait usé avec Ness comme les hommes en faisaient en ce temps-là, devaient toutefois apporter la paix à l'Ulaid, car Ness donna naissance à Conchobar. Celui-ci devenu adulte, le peuple d'Emain Macha le préféra à Fergus, le roi précédent, que Ness avait marié en noces définitives. Fergus aurait pu protester, mais il savait la force de la parole des Ulates. Il céda alors le trône au fils de son épouse et se retira.

Conchobar n'était à ce moment-là qu'un petit roi et il eut fort à faire pour se faire aimer du reste des Ulates. Il posa les armes et jura de ne jamais porter la guerre en terre d'Ulaid. Cependant, il promettait aussi une juste vengeance à celui qui l'attaquerait. Quelques-uns s'y risquèrent, le croyant faible. Leurs assauts se brisèrent sur les palissades d'Emain Macha, mais Conchobar, à la surprise de tous, n'ordonna pas la poursuite ni le pillage en retour. Son vœu de paix était véritable. Au fil des années, Emain Macha prospéra et tous virent que le règne de Conchobar était bon. En l'absence de guerre, les récoltes étaient abondantes et les bœufs se multipliaient, ce qui ne manqua pas, d'ailleurs, d'attirer la convoitise des peuples du Connacht et des autres royaumes d'Eriu. Tous les chefs qui venaient rendre visite à Conchobar mac Nessa étaient reçus avec honneur. Sa table était largement tenue et on buvait en ces occasions force bière. Lorsque Conchobar atteignit l'âge d'homme mûr, il n'avait jamais tiré l'épée contre quiconque et il s'en félicitait. Sa sagesse était si bien reconnue que nul n'aurait pensé à contester son pouvoir.

Pour assurer la paix en Ulaid, le roi Conchobar s'était aussi livré à plusieurs alliances. Il avait tout d'abord épousé Medb, reine du Connacht, mais celle-ci avait rompu leurs noces. Il maria ensuite Eithne, qui se noya avant d'avoir pu lui porter un fils. Sa troisième femme fut Mugain, qui lui donna

son premier fils, Glaisne. Il se racontait cependant à Emain Macha que l'enfant Cormac, que l'ancien roi Fergus avait pris auprès de lui, était le fils aîné de Conchobar et de Clothru, sœur de Mugain. Conchobar eut encore deux autres fils et une fille, Fedelm, qui épousa le roi du royaume de Mumain.

Vous dodelinez de la tête. Je vois bien que tous ces noms tirés du passé ne vous intéressent pas. Si je vous dis tout cela, c'est pour que vous sachiez bien comment Conchobar avait assuré la paix en Ulaid. Ses fils épousèrent des filles de seigneurs et les amenèrent vivre à Emain Macha. Ainsi, il fit du royaume une seule famille.

Conchobar avait des fils et des filles, mais il avait aussi deux sœurs. La première, Findchoém, blanche de peau et douce de parole, épousa le file Amorgen, druite-poète d'Emain Macha. Elle n'aura pas grande importance dans notre histoire, mais il en est tout autrement de la seconde sœur de Conchobar.

Dechtire, fille de Cathbad, était bien plus jeune que son frère. Aussi, le roi Conchobar décida de la marier comme il l'avait fait pour ses propres filles. Il jugea qu'elle épouserait Sualtam, qui régnait sur la plaine de Muithemne, sur les marches méridionales de l'Ulaid. Sualtam, frère de Fergus, était bien plus âgé que Dechtire, plus vieux que Conchobar lui-même. Sans doute la jeune femme en conçut-elle du ressentiment, et même de la jalousie à l'égard de sa sœur. L'époux de celle-ci était jeune et beau ; le sien était ridé et laid. Findchoém résidait avec lui à Emain Macha ; Dechtire devrait quitter la forteresse aux hautes palissades pour une modeste demeure. Si personne n'en connaîtra jamais les raisons, la colère de Dechtire explique peut-être son comportement lorsqu'elle arriva à Muithemne afin de célébrer ses épousailles.

Son frère l'y mena. Son père célébra ses noces. Conchobar, qui avait le droit de première nuit sur toute noce en terre d'Ulaid, décida de ne pas l'exercer par égard pour sa sœur. Cependant, la première nuit de Sualtam et Dechtire se passa mal. Dès le lendemain matin, des rumeurs coururent en leur demeure. On raconta que Dechtire s'était refusée à son époux. Il y avait certainement quelque vérité dans ces racontars : les femmes qui avaient collé leur oreille contre la porte de la chambre, comme il en était de coutume, n'avaient rien entendu des bruits de l'amour et assuraient au contraire que l'épouse avait poussé des protestations répétées et l'époux des glapissements de frustration. Lorsque Conchobar eut vent de cela, il voulut parler à sa sœur. Il tenta de la raisonner. Dechtire secoua la tête.

« Mon frère, vous avez décidé de l'époux dont je partagerai la couche. Vous ne déciderez pas de ce qu'il s'y passe. »

Tous les efforts du roi restèrent infructueux. Durant la deuxième nuit de ses épousailles, Dechtire ne laissa pas plus Sualtam la toucher. Il vint s'en plaindre à son beau-frère, qui en appela au druide Cathbad son père. Dechtire ne se laissa pas davantage convaincre.

« Avec tout l'amour et le respect que je vous dois, Cathbad, comme père et comme druide, qui êtes-vous pour me dire à qui accorder mes faveurs, vous qui avez été si prodigue des vôtres et si peu soucieux du mariage ? »

À cela, Cathbad, dont le nombre des conquêtes était célèbre dans l'Ulaid entier – si bien qu'on disait en riant que lorsque viendrait sa mort, un Ulate sur deux ferait le deuil d'un père –, ne trouva rien à répondre non plus.

Une troisième nuit passa donc. Les tentatives du vieux Sualtam restèrent tout aussi infructueuses. Celui-ci retourna se plaindre à son beau-frère. Le roi Conchobar se laissa alors aller à un mouvement d'exaspération.

« Enfin, que voulez-vous que j'y fasse ? Je ne vais tout de même pas lui lier les mains et les jambes pour qu'elle n'ait d'autre choix que de se livrer à vous. »

Sualtam plia l'échine sous l'insulte mais murmura sa propre menace : si Dechtire ne remplissait pas son rôle d'épouse, il romprait le mariage et tant pis pour le royaume d'Ulaid. Or c'était bien là des paroles de sorte à faire fléchir Conchobar, pour qui la paix et son autorité étaient les plus précieux des biens. Si, dans la couche de Sualtam, la quatrième nuit se passa sans plus d'agitation, le roi tourna sans fin dans la sienne à la recherche d'une solution.

Au matin, il résolut d'envoyer quérir Findchoém. Après tout, son autre sœur était la figure même du bonheur conjugal, rayonnant à Emain Macha au bras d'Amorgen. Si quelqu'un saurait convaincre Dechtire, ce ne pouvait être qu'elle, son amie de toujours et, qui plus est, une femme comme elle. Sans doute avait-elle des raisons qu'il ne pouvait comprendre de se refuser ainsi à son époux. Il envoya donc des cavaliers jusqu'à la forteresse aux hautes palissades. Dix jours passèrent encore. Sualtam devint muet de rage. Inoccupés, fébriles, les hommes d'Emain Macha et ceux de Muithemne fourbissaient leurs armes et se jetaient des regards mauvais. Les femmes, quant à elles, ne cachaient pas leur mépris pour Dechtire. Celle-ci, mutique comme son époux, ne parut pas le remarquer, s'occupant du foyer, se livrant à tous les travaux et rituels qu'il convenait.

De tous les devoirs d'une femme ulate, il ne semblait y avoir que le plus important qu'elle ignorât délibérément.

C'est ainsi que sa sœur la trouva, droite et inflexible, les mains et le visage couverts de la suie de l'âtre. Findchoém, tout juste descendue de cheval, s'enferma avec elle dans la chambre silencieuse. De nouveau, on colla son oreille sur le battant dans l'espoir, non plus grivois mais simplement curieux, d'entendre ce qu'elles se disaient. Personne ne saura jamais de quels arguments Findchoém, l'épouse heureuse, usa avec sa sœur, ni exactement quelles défenses Dechtire lui opposa. Je peux tout de même, pour vous, me livrer à quelques suppositions.

Si Findchoém vanta à Dechtire les joies, les plaisirs que peut procurer la main d'un amant, Dechtire lui demanda sans doute quel plaisir elle pouvait espérer des mains noueuses et sèches de Sualtam. Qui plus est, les deux sœurs de Conchobar avaient toutes les deux grandi à Emain Macha, où l'on ne faisait pas grand cas de tenir les enfants éloignés de la mécanique de l'amour. Dechtire n'en ignorait rien : elle l'avait observée, et même souvent aidé à la faire advenir, entre les vaches et les taureaux qui faisaient la fierté et la richesse de leur frère. Elle n'était donc pas si ignorante. Si Findchoém voulut lui donner des conseils pour rendre l'acte plus agréable, ou plus rapide, cela ne convainquit pas sa sœur. Qu'elle lui épargne ses récits de sage-femme ou, pire, d'épouse heureuse ! Elle employa toutes les flatteries, toutes les cajoleries, toutes les remontrances et toutes les supplices ; Dechtire détourna toujours la tête. Enfin, en désespoir de cause, Findchoém évoqua peut-être la joie de la maternité et de faire grandir autour d'elle plusieurs Ulates qui seraient amenés à leur tour à régner sur Muithemne et, qui sait, sur Emain Macha même. Alors, Dechtire lui demanda de la laisser. Findchoém insista, Dechtire leva la voix. Elle ne demanda plus : elle exigea d'être laissée seule. Elle était bien la maîtresse sous son toit, si minuscule et puante que fût la demeure qu'on lui avait accordée.

De l'autre côté de la porte, on s'écarta comme des poules apeurées lorsque Findchoém s'exécuta. Elle s'en alla trouver son père et, furieuse d'être si mal traitée, elle déclara qu'une folie étrange s'était emparée de sa sœur. Elle ne voulait rien entendre. Conchobar mac Nessa n'était pas prompt à la colère, mais, quand celle-ci se saisissait enfin de lui, elle était terrible. Il tambourina de son gros poing contre la porte de Dechtire, si fort que toute la demeure trembla. Il cria si bien qu'il n'y eut pas besoin de rumeurs pour que chacun sache qu'il avait menacé sa sœur de violentes repréailles si elle ne se donnait pas à son époux ce soir même. C'était cela ou le déshonneur, et peut-être même l'exil hors d'Ulaid. Cela n'avait que trop duré ! On s'empressa autour du roi, lui proposant bière et nourriture pour étancher sa fureur. Sualtam s'avança pour le remercier. Conchobar, la gorge mouillée d'âtre bière, lui répondit sèchement qu'il devait être un bien piètre seigneur pour ne pas savoir régir son

foyer. Comment se faisait-il obéir des guerriers de Muithemne ? Le rouge monta alors aux joues de Sualtam, qui se retira en prétextant le soin des chevaux. Dechtire, enfermée dans la chambre, ne répondit rien.

On ne la vit plus jusqu'au soir. Elle n'apparut pas pour préparer le repas, ce qui lui valut quelques remarques acrimonieuses des femmes de Muithemne. Elle ne se montra pas davantage pour le prendre. Tous mangèrent silencieusement, Sualtam plus que les autres. Conchobar, qui avait largement bu dans l'espoir d'éteindre sa colère, gardait sa tête rougeaude penchée sous le poids de l'ivresse. Lorsqu'on retira les plats, les seigneurs d'Ulaid échangèrent des regards gênés. Sualtam semblait hésiter. Findchoém, pour cacher son embarras, voulut conter un chant que son époux lui avait appris, mais elle fut abruptement interrompue par son frère :

« Eh bien ! Qu'attend-il pour y aller ? Faut-il encore qu'on remonte pour lui sa tunique et le pousse sur le lit ? »

Sualtam se leva, tentant de rester digne. La rougeur qui couvrait à nouveau son visage n'avait rien à voir avec la bière. Après un pareil esclandre, le seigneur de Muithemne était soucieux de conserver ses forces viriles. Il contourna la table sous les yeux de tous et, d'un pas raide, se dirigea vers la porte de la chambre où l'attendait Dechtire. Il parut hésiter un instant, pensant peut-être aux oreilles qui viendraient se coller contre le battant sitôt qu'il se serait approché de la couche.

Vous qui riez, gardez à l'esprit que la vie du Chien dépendit autant de l'humiliation que son épouse infligea à Sualtam que des puissantes colères de son oncle ou du ressentiment de sa mère. Il faut toutes ces émotions-là pour faire un homme : la honte, la rage, la rancune. Le Chien incarna fort bien les trois qualités que ces sentiments enfantent. Il fut orgueilleux, irascible et querelleur.

La porte s'était à peine refermée et aucun des convives n'avait encore osé se lever, par peur ou par lassitude. En tendant l'oreille, ils pouvaient entendre Sualtam retirer ses vêtements et le frottement des couvertures. Puis tout s'arrêta. Le seigneur de Muithemne poussa un cri de bête, également fait de peur et de colère. Son hurlement dessoûla Conchobar mac Nessa en un instant. Il bondit, renversa la table, saisi par un affreux pressentiment. On se précipita à sa suite. Tous entrèrent dans la chambre.

Qu'y découvrirent-ils ? Dans la pénombre de la chambre, ils contemplèrent le vieux Sualtam, entièrement nu, sa tunique jetée au bas du lit, fouillant les couvertures d'une couche vide. Il se retourna vers Conchobar et s'exclama :

« Elle n'est plus là ! Elle n'est plus là ! »

Tous restèrent bouche bée. Que pouvaient-ils dire de plus que cela ? En effet, de Dechtire, pas la moindre trace. Elle avait quitté la chambre. Mais comment ? C'était cette question, elle et son humiliation qui ne connaissait pas de fin, qui faisait briller l'œil de Sualtam d'une lueur folle. Il n'y avait pas d'autre ouverture aux murs de la pièce que la porte par laquelle ils étaient entrés. Comment Dechtire avait-elle pu sortir de la chambre, traverser la salle commune et quitter la demeure de Sualtam sans que personne la remarquât ?

Sualtam avisa Findchoém et s'approcha d'elle, la main tendue. Elle était la dernière personne à avoir parlé à son épouse. Que lui avait-elle dit ? Qu'avaient-elles comploté ? Quelle machination avaient-elles ourdie pour ajouter encore à sa honte ? Findchoém protesta de son innocence. Sualtam, toute raison perdue, tourna ensuite sa colère contre le roi lui-même. Il était beau, le grand roi d'Ulaid ! Incapable de fournir des épouses à ses seigneurs. Qu'avait-il enseigné à ses filles et à ses sœurs pour qu'elles agissent ainsi ? Sans doute étaient-ce les femmes qui régnaient à Emain Macha. Puisqu'il n'y avait plus de Dechtire, il n'y avait plus de mariage ; puisqu'il n'y avait plus de mariage, l'alliance ne tenait plus ; si l'alliance ne tenait plus, c'était la guerre. Sualtam mènerait ses guerriers impatients et pillerait Emain Macha. C'était le juste paiement de l'offense qui lui avait été faite.

Mais, si Conchobar mac Nessa était un homme de paix, il n'acceptait pas l'insulte sans réagir. Sa main jaillit et, d'une gifle puissante, il assomma Sualtam qui tomba assis sur sa couche inutile. Puis il

tourna les talons et sortit. Insensible au froid du soir, il ordonna qu'on sellât son cheval. Accompagné de son père et de ses plus proches guerriers, il s'enfonça dans la nuit profonde. Un silence atterré s'abattit sur la demeure de Muithemne.

Cette nuit-là, personne ne trouva le sommeil. Nul homme restant, nulle femme ne s'approcha de Sualtam, qui attendit devant sa demeure que les cavaliers revinssent. Toujours nu, seulement couvert d'une mince couverture en peau de chèvre, il paraissait indifférent au froid. Il ne bougea pas d'un pouce. Le matin, aux premières lueurs du jour, Conchobar et les hommes d'Emain Macha revinrent.

Ils étaient bredouilles. Dechtire semblait s'être volatilisée. Dans l'obscurité, impossible de trouver et de suivre sa trace ou celle de son potentiel ravisseur.

Cathbad, l'œil sombre, mit pied à terre et grommela :

« C'est comme si elle s'était enfoncée dans la terre. Comme si elle était passée dans l'Autre Monde. »

Tous l'entendirent. Personne ne lui répondit. Quelques murmures seulement bruissèrent devant la demeure de Muithemne. Sans un mot de plus, le roi Conchobar s'en alla trouver sa couche et tous l'imitèrent. Seul Sualtam resta éveillé. Le vieil homme tint une garde rigide jusqu'au réveil de son beau-frère.

Quand on sella les chevaux pour la deuxième fois, le seigneur de Muithemne partit lui aussi à la recherche de son épouse. Il n'y mit pas d'ardeur : simplement une obstination froide à fouiller chaque hallier, suivre le plus mince ruisseau de son domaine. Il souleva toutes les pierres, déranga des souches plus vieilles que lui. Il se serait aventuré près des pierres dressées, il aurait fouillé des tertres où nichaient des corneilles, il aurait fini par déranger une entrée de l'Autre Monde pour y trouver Dechtire si l'on ne l'avait pas retenu. Même Conchobar mac Nessa, le propre frère de la disparue, ne la rechercha pas si assidûment.

Comprenez qu'il n'agit pas ainsi par amour, ni même par affection. Il n'y eut jamais entre Dechtire et son époux la moindre tendresse, ni le plus petit respect. Seulement, Sualtam avait juré en son cœur d'être vengé. Des flammes glacées de colère le consumaient. Il ramènerait son épouse en sa demeure, dût-il la voler à un esprit, offenser tous les dieux d'Eriu ou même la traîner par les cheveux sous les yeux de son père et de son frère. Ceci fait, elle porterait son fils et son héritier garderait en lui toute la colère de sa conception.

Vous avez entendu parler du Chien. Vous savez qu'il fut exaucé. Mais en partie seulement. Sa quête dura plusieurs jours, pendant lesquels il fit violence à son corps de vieux guerrier en dormant par terre, toujours le dernier endormi et le premier éveillé. Elle resta cependant infructueuse. Les cavaliers parcoururent les terres de Muithemne en tous sens et en vain. Ils rentrèrent les mains vides.

Alors Conchobar mac Nessa rassembla ses hommes, fit monter en croupe derrière lui sa sœur Findchoém, et les guerriers d'Emain Macha, épuisés déjà par les jours passés à fouiller les bois et les clairières, prirent la route de la forteresse aux hautes palissades.

À Muithemne, personne ne prononça plus devant Sualtam le nom de Dechtire. L'amertume du seigneur était terrible. Pendant des mois, près d'une année, il en usa durement avec tous ses hommes et toutes ses servantes. Les rares paroles qu'il leur adressait étaient si fielleuses que nombreux furent ceux qui rêvèrent de le tuer et maintes celles qui songèrent à empoisonner sa nourriture. Personne, cependant, n'oublia que Sualtam restait, en nom du moins, le frère par mariage de Conchobar mac Nessa, et on se souvenait du nombre et de la force de ses guerriers. Il ne le sut jamais, mais Sualtam n'eut la vie sauve que grâce à la force de Conchobar mac Nessa. Ses hommes, récalcitrants, se contentèrent de bien mal exécuter ses ordres et, cette année, tous ses repas eurent fort mauvais goût.

Seul dans sa demeure, Sualtam rumina son dégoût et sa rancune. Nul autre seigneur d'Ulaid ne vint l'honorer de sa visite. Peut-être avaient-ils peur que la honte et la malchance en épousailles fussent un mal contagieux. Partout, les Ulates s'attendaient à recevoir la nouvelle de sa mort et se de-

mandaient lequel de ses guerriers, en l'absence d'héritier, prendrait la seigneurie des terres de Muithemne. Partout, les ambitieux levaient la tête et gardaient leur cheval sellé. La règle du roi Conchobar prohibait les guerres de succession comme de pillage, mais les anciennes coutumes avaient encore quelque force et bien peu suffisait à les réveiller.

Un matin, une femme s'approcha de la demeure de Sualtam. Ses cheveux blonds étaient sales et terreux. Ses vêtements déchirés couvraient mal un corps amaigri. Sous ses paupières, deux yeux ternes contemplaient avec crainte les hommes et les femmes qui l'observaient. Elle ouvrit la bouche pour parler, peut-être pour s'annoncer, mais les paroles restèrent bloquées dans sa gorge. Il y avait bien trop longtemps qu'elle ne s'était adressée à des Ulates. On s'approcha d'elle. Sualtam lui-même sortit de sa demeure pour découvrir le trouble qui régnait dans le village. Comme un animal apeuré, on mena avec prudence et délicatesse la femme jusqu'à une auge. Avec des gestes tendres réservés en temps normal aux plus jeunes enfants, on lui mouilla le visage et les bras. La terre qui scellait ses paupières et masquait son regard se dissipa dans l'eau. Quand la femme se redressa, trempée, ses haillons foncés collés contre sa peau, celle qui l'avait tenue par l'épaule se recula en poussant un grand cri :

« C'est elle ! »

Vous l'avez deviné. C'était elle : Dechtire. Revenue d'où ? Impossible de le dire. Sualtam se précipita et reconnut son épouse tout de suite. Il lui saisit le bras et la tira sans ménagement vers l'intérieur de la demeure. Dechtire se laissa faire de la même façon que lorsqu'on l'avait menée à l'eau. La porte de la chambre du seigneur claqua. Alors Dechtire sembla retrouver la parole.

Elle raconta à son époux les circonstances de sa disparition.

« La dernière voix humaine que je me souviens avoir entendue est celle de mon frère. Elle était haute et graveleuse : il avait bu. Enfermée dans la chambre noire, sans fenêtre, étendue sur votre couche, le sommeil m'a prise. J'ai fermé les paupières. Quand je les ai rouvertes, je n'étais plus à Muithemne. Cependant, la même obscurité régnait autour de moi. J'ai tenté de me lever, mais mes jambes ne me portaient plus. J'ai alors tendu les bras de chaque côté et mes mains n'ont rencontré que de la pierre froide, la même sur laquelle j'étais allongée. Je ne sais combien de temps s'était écoulé depuis que je m'étais endormie. Un grognement terrible se fit entendre à quelques pas de moi. J'étais dans l'ancre de la créature qui m'avait enlevée. Elle s'est approchée de moi, marchant lourdement sur quatre énormes pattes. La bête a penché la tête. J'ai senti son haleine chaude sur mon visage. Au-dessus de son museau, deux yeux rouges brillaient. Elle a parlé. Elle m'a dit qu'elle venait de l'Autre Monde et qu'elle m'avait choisie pour porter son enfant. »

Derrière la porte fermée de la chambre, plusieurs soupirs de terreur se firent entendre. Ni Dechtire ni Sualtam ne réagirent. Le seigneur de Muithemne, le regard fixé sur la bouche de son épouse, arborait une expression incrédule et mauvaise.

« J'ai alors compris la raison de l'obscurité qui m'entourait. J'étais sous terre, dans l'un des chemins de pierre qui séparent les royaumes des hommes de l'Autre Monde. Au-dessus de nous se dressait un tertre dont la bête avait surgi pour venir m'enlever.

Je voulus protester de nos épousailles, mais la bête n'en avait que faire. Les dieux et les esprits de l'Autre Monde ne se préoccupent pas des raisons des mortels. La bête voulait un enfant et aucun argument ne la détournerait de son but. Je sens encore sur mes épaules le poids de ses deux pattes griffues. Je ne sais combien de temps je passai dans la caverne de ce monstre. Sous la terre, il m'était impossible de compter les jours. Seuls les assauts réguliers de mon ravisseur marquaient le passage du temps. Mes yeux, peu à peu, s'habituaient à l'obscurité. Je distinguai de mieux en mieux l'aspect de mon géolier. Son museau était long et humide ; son pelage était blanc comme la lumière de la lune. Chaque fois qu'il me quittait, il laissait derrière lui des touffes de poils clairs. La frustration de la bête

ne fit que croître : ses efforts restaient infructueux. Le temps passa et mon ventre ne gonfla pas. Étrangement, dans ce tunnel entre notre monde et l'Autre, je ne ressentais aucune faim, ni aucune fatigue.

J'aurais pu demeurer entre les griffes de la bête pour l'éternité. Celle-ci, cependant, dut se lasser. Après une de ses étreintes, elle me quitta et ne revint pas. Habituee à la servitude que l'animal m'infligeait, je ne me levai pas immédiatement. À ma surprise, et à ma honte, j'ai attendu son retour. Elle ne réapparut jamais. Alors, le souvenir de mon époux, de mon père, de mon frère et de ma sœur a ressurgi en moi. J'y puisai la force de me relever et de graver la paroi de pierre. Il me fallut toutes mes forces restantes et tout mon courage pour m'extirper de la terre, au pied du tertre sous lequel j'avais séjourné. L'herbe et les racines autour de l'entrée du tunnel étaient semées des poils blancs de la bête de l'Autre Monde, signes de ses nombreuses allées et venues. Au-dessus de moi, perchées sur le tertre, deux corneilles m'observaient et poussaient leur chant railleur. Je compris alors que la créature à laquelle j'avais échappé était en vérité le dieu Lug.

Comme Oisín au retour de son séjour dans le pays de l'Éternelle Jeunesse, qui fut rattrapé par les ans et mourut aussitôt qu'il posa le pied sur la terre des hommes, toute la faim et la fatigue des jours passés dans l'ancre de la bête de l'Autre Monde se firent sentir. Je manquai m'effondrer immédiatement, mais la crainte du retour de l'animal aux yeux rouges me donna la force d'atteindre d'épais fourrés où je me dissimulai avant d'être saisie par le sommeil. Je fis bien. J'ouvris les yeux pour voir mon ravisseur entrer dans le tunnel. Son cri de rage en découvrant mon absence gela mes os. Je n'osai plus bouger. Je me terrai du mieux que je le pus dans les branches, les feuilles et les ronces du fourré. La bête de Lug ressurgit, huma l'air tout autour d'elle, rugit de nouveau et s'élança à travers le bois.

Je ne me risquai à sortir de ma cachette qu'à la tombée de la nuit. Alors seulement cherchai-je à retrouver le chemin de Muithemne. Je marchai toute la nuit, tremblante de peur que la bête blanche me rattrapât. Quand enfin, aux premières lueurs du jour, je distinguai à l'horizon la fumée de votre demeure, mon cœur se souleva de gratitude. »

Lorsque Dechtire se tut, son récit terminé, Sualtam resta longtemps silencieux. Tout Muithemne, l'oreille collée contre la porte, attendait sa réaction. Il se redressa soudain, cracha bruyamment par terre et s'écria :

« Mensonges ! Ce soir, c'est mon enfant que tu porteras ! »

Puis il sortit. Aux femmes qui s'écartèrent devant lui, il ordonna de ne jamais quitter Dechtire du regard et qu'elle fût nourrie, lavée et préparée pour le soir, quand il viendrait mettre fin à cette histoire ridicule. Les choses rentreraient enfin dans l'ordre.

Il se livra alors à ses occupations de la journée, l'esprit empli d'une satisfaction simple. Peu lui importait ce qu'il était réellement arrivé à son épouse. Tous les dieux des sidhe, tous les Enfants de Dana et tous les Fir Bolg pouvaient bien l'avoir enlevée et séquestrée dans leurs royaumes souterrains : il n'en avait cure. Qui plus est, il n'accordait aucun crédit au récit de la fuyarde. Rien n'avait de vérité pour Sualtam que sa nuit de noces, si longtemps retardée.

Il n'en était pas de même du reste des habitants de Muithemne. Les druides, en particulier, n'avaient pas pris l'évocation de Lug, le dieu au long bras, à la légère. Ils passèrent la journée en conversations savantes et décidèrent de se livrer sans attendre à des sacrifices pour apaiser la colère de la bête blanche aux yeux rouges. Un nuage de fumée s'éleva bientôt au centre du village, où les druides savants jetaient des poignées d'herbes sacrées. Parmi eux, le plus révérend d'entre eux voulut s'adresser à Sualtam et le prévenir de ne point prendre les paroles de son épouse à la légère, mais le seigneur n'entendit rien.

À mesure que le jour déclinait, une sourde angoisse s'empara des hommes et des femmes de Muithemne. Pour la plupart des guerriers, la tentation était grande d'imiter leur chef et de considérer les paroles de Dechtire comme un tissu de mensonges destiné à cacher une fuite plus honteuse en-

core. Au contraire, ceux qui écoutaient les paroles des druides posaient cette question à voix basse : « Et si elle dit vrai ? »

Et si, en gardant dans sa demeure celle que Lug avait choisie pour son épouse, Sualtam attirait la colère du Dieu Brillant sur son domaine et tous ceux qui l'occupaient ? Quel malheur leur viendrait alors ?

Vous souriez encore. Vous trouvez sans doute ces hommes superstitieux et faibles d'esprit. Il est vrai qu'aujourd'hui les paroles des druides sont moins écoutées, et les Ulates de notre temps ne connaissent qu'une seule vérité, et une seule force : le fer. Mais il y a bien des choses que le fer ne peut expliquer. Le fer peut-il dire pourquoi il pleut ? Le fer peut-il dire pourquoi la mer va et vient ? Pourquoi les arbres croissent, et les roches non ? Pourquoi les loups hurlent la nuit, quand les hommes dorment, et les chiens avec eux ? Le fer peut-il dire qui a dressé les pierres et élevé les tertres dont les Ulates savent ne jamais devoir s'approcher ?

Le fer ne peut pas dire tout cela. Au temps lointain de ma jeunesse, les hommes écoutaient donc d'autres voix pour découvrir les réponses à ces questions. Le guerrier respectait le savoir du druide, et non seulement les faits d'armes.

Vous soupirez. Vous avez raison. Je vous ai promis une histoire, et non des radotages.

La nuit vint poser son voile noir sur Muithemne. Les bestiaux étaient rentrés, le feu des druides éteint, sa fumée dissipée. Tout le village retint son souffle quand, une fois encore, Sualtam pénétra dans la chambre où, cette fois-ci, Dechtire l'attendait. Elle ne protesta pas quand il se glissa sous les couvertures. Elle ne dit rien lorsqu'il murmura, d'une voix tranchante :

« Cette fois-ci, tu es à moi. Tu n'as plus de frère ou de sœur à qui porter tes doléances. Il n'y a plus que moi. À compter de cette nuit, je suis ton seul seigneur. »

Et Sualtam entreprit de consommer son mariage. Dechtire, trop épuisée peut-être, ou résignée, ne lui opposa plus de résistance.

Me croirez-vous si je vous dis qu'ils furent une fois de plus interrompus ?

Au-dehors, une corne sonna l'alarme. Des cris s'élevèrent autour de la demeure. Le seigneur de Muithemne bondit hors du lit puis hors de la chambre en prenant tout juste le temps de ceindre à sa taille nue son épée. Dechtire se leva à sa suite, enveloppée dans une couverture. Ils ne virent rien du tumulte qui se joua au-dehors. Lorsqu'ils poussèrent la porte et surgirent de la demeure, tout était fini. Ils n'entendirent qu'un hurlement bestial. La sœur du roi Conchobar le reconnut et sentit un frisson glacé la traverser de part en part. Serrés autour de l'âtre, les vieilles femmes et les enfants entendirent le bruit d'un bref combat, suivi d'un râle puissant.

Quand Sualtam sortit, la bête était déjà morte. Tous les guerriers de Muithemne étaient rassemblés autour du corps blanc, dont les yeux morts brillaient néanmoins toujours de la même lueur rougeâtre. Son pelage couleur de neige était marqué de nombreuses traces écarlates, aux endroits où les épées et les lances des Ulates l'avaient frappée. La lumière mouvante des torches faisait étinceler ses crocs et ses griffes aussi longs que des doigts. L'ombre des corps nus des hommes se projetait sur le cadavre comme pour l'effacer. Le seigneur de Muithemne s'avança. On se tourna en silence vers lui, mais surtout vers son épouse. Tous paraissaient lui demander confirmation de la nature de l'animal qui s'était aventuré aux portes des hommes. Dechtire, muette, hochait la tête.

C'était bien elle, cette bête de l'Autre-Monde, ce vaisseau de l'esprit de Lug qui l'avait enlevée. Elle avait retrouvé sa trace et était venue aux portes de la demeure de Sualtam pour la réclamer. Les druides secouaient la tête, eux aussi réduits au silence devant l'ampleur de l'offense. Mais comment

en vouloir aux guerriers ? Ceux qui vivent avec une lame, dont l'existence n'est qu'une danse sur le fil de son tranchant, ne voient souvent pas plus loin que sa pointe. Devant la menace, devant l'inconnu et l'explicable, les guerriers avaient réagi comme des guerriers. Les hommes ne font jamais que ce qu'ils ont appris à faire. Ceux-là, comme les autres, avaient fait ce qu'ils avaient appris.

Il est facile de comprendre leur peur. Nul à Muithemne – et peut-être même dans toute la terre d'Ulaid – n'avait jamais vu un pareil animal. Muni de quatre larges pattes à cinq doigts, un long museau rectangulaire surgissait de sa face plate. Ses deux yeux rouges n'étaient pas placés de chaque côté de la tête, comme ceux d'un chien ou d'un cheval, mais bien sur la face, comme un homme. Il était long de plus de trois pas. Quand les guerriers l'avaient menacé, il s'était dressé sur ses deux pattes arrière, les dominant tous de sa terrible hauteur. Ce fut sans doute cela, plus que tout le reste, qui terrifia tant les Ulates qui l'abattirent. La bête s'était tenue debout, comme eux, ce que nulle autre ne faisait jamais. Les druides y virent le signe que Dechtire avait dit vrai : elle était réellement l'envoyée de Lug.

Le meurtre d'une telle créature aurait dû apporter la gloire à celui qui l'avait abattue. Le sort a de ces ironies : les guerriers de Muithemne avaient frappé tous ensemble. Toutes les lames étaient mouillées du sang de l'animal, si bien qu'il était impossible pour l'un de se proclamer son vainqueur aux dépens des autres.

Toutes les lames étaient mouillées, sauf celle de Sualtam. Le vieux seigneur n'allait pas se laisser infliger un déshonneur de plus. Indifférent aux protestations des druides, il tira son fer du fourreau, s'avança et l'abattit sur la nuque de l'animal. Cependant, le corps de la bête blanche était si solide que la lame y resta plantée. Devant tous ses guerriers, Sualtam n'eut d'autre choix que de mettre le pied sur la tête de l'animal pour forcer et libérer son arme. Cela ne le découragea pas pour autant. Il frappa de nouveau, et encore après cela. Au bout de cinq coups, la lame était ébréchée mais la tête de la bête se sépara enfin du reste du corps. Les coups avaient été si violents, la déchirure si brutale que le corps de Sualtam était couvert de sang. Qui ne connaissait pas son identité n'aurait pas reconnu le vieux chef dans cette figure courbée, cette nudité ensanglantée qui, le cœur battant comme au milieu d'un terrible combat, brandit son épée au-dessus de sa tête et poussa un cri de victoire rageur. Sa brutalité soudaine fit quelque impression sur le reste des hommes, si bien qu'ils semblèrent en oublier que ce n'était pas leur chef qui avait tué la bête. Ils levèrent leurs armes et crièrent à leur tour.

Dans la fraîcheur de la nuit, leur souffle faisait des volutes que les torches coloraient de la teinte du sang.

Enfin, exultant tout à fait, Sualtam remit son épée au fourreau et s'en retourna vers la porte de sa demeure. Un druide voulut l'interrompre, protestant qu'il fallait donner à cet animal des funérailles dignes du dieu qui l'avait habitée.

« Faites-en ce que vous voulez », répondit le seigneur de Muithemne.

Puis il saisit son épouse par le poignet et, alors que l'air s'empuantissait au-dehors de la fumée du corps qui brûlait, il accomplit enfin sa nuit de noces tant retardée.

Trois saisons plus tard, Dechtire donnait naissance à un garçon, qui fut nommé Setanta.

Cette année-là, une femme de Muithemne eut aussi la surprise de découvrir, abandonné à sa porte, un jeune enfant dont les rares cheveux étaient d'une blancheur de lune.

CHAPITRE 2 :

L'ENFANCE DU CHIEN

Le voilà né, enfin, Setanta, qui n'est pas encore le Chien. Ce n'est qu'un enfant. On ne peut rien dire de l'homme qu'il sera. Ceux qui vous disent le contraire sont des menteurs. Tout ce qu'on peut faire, c'est regarder l'homme, l'adulte, et tenter de se souvenir de l'enfant. Mais le souvenir est alors teinté de la connaissance de l'homme. On ne trouve plus dans la mémoire que des traces de l'homme. On dit : « C'était déjà un enfant pensif » parce que l'homme est soucieux ; ou encore : « Il a toujours été étrange » si l'on ne peut s'expliquer les actes de l'adulte.

Moi, je n'ai jamais eu d'enfant. Aucune femme n'a jamais voulu porter mon fils. Je n'ai fait qu'observer ceux des autres et les voir grandir, devenir des hommes et des femmes, des Ulates comme les autres. Voilà ce que je peux en dire : il n'y a nulle prédiction, aucune prophétie, pas le moindre oracle qui tienne. Toutes les prophéties sont des récits. L'enfant n'est pas le germe de l'adulte. L'enfant, c'est de la terre qui sera façonnée par les adultes. Gardez-en un enfermé, à ne rien voir que les murs de sa demeure et son âtre, et cette demeure sera pour lui le monde entier. Jetez le plus frêle gamin au milieu de guerriers aussi féroces que des loups : ils moqueront si bien sa faiblesse qu'il se mettra lui aussi à mordre. Prenez la fille la plus vive, faites-la passer ses jours auprès de druides hiératiques et silencieux. Bientôt, elle ne dira plus rien et son esprit se remplira de songes.

J'entends vos murmures : « Voilà que le vieux délire encore et ne raconte plus rien ! Il s'en faut de peu pour qu'il nous dise que l'histoire ne parle pas du Chien mais de chacun. Qui se soucie de chacun ? C'est l'histoire du Chien qu'il nous faut, car sa vie à lui est exceptionnelle. Elle vaut la peine d'être narrée ! » Non, aucune vie n'est exceptionnelle. Seul, le Chien n'aurait pas été le Chien, pas davantage que je suis moi et que vous êtes vous. Nous ne sommes que ce que les autres ont fait de nous, qu'ils l'aient voulu ou non. Voilà la leçon véritable de l'histoire du Chien, et de toutes les histoires. Je vous la dis maintenant, bien que je sache que, lorsque je toucherai à la fin de mon récit, vous l'aurez tous oubliée. Ses gloires et ses faits d'armes l'éclipseront. Pourtant...

Je vais reprendre mon récit mais, tout d'abord, remplissez à nouveau ma chope. La mémoire d'un vieux comme moi est une roue de char usée et grippée. Il faut l'aider à tourner.

La légende voudrait que, tout petit déjà, Setanta était Setanta et que tous reconnaissent en ce bambin le héros à venir. Bien sûr, cela est entièrement faux. Dans ses premières années, Setanta n'était qu'un gamin exactement comme les autres : chiard, pleurnichard et morveux. Une différence tout de même : il était le fils du seigneur de Muithemne. Celui-ci ne laissait pas de lui dire.

Le soir, sur une chaise près de l'âtre ou à table, Sualtam faisait monter le gamin sur son genou et lui répétait sans cesse qu'il était son héritier. Il lui faisait la liste des égards qui lui étaient dus. Il lui contait le puissant guerrier qu'il serait, la gloire qu'il gagnerait pour lui-même, pour Muithemne et l'Ulaid tout entier. Il lui contait tout cela et, si l'enfant lui demandait « Pourquoi ? », il répondait : « Car tu es le fils de Sualtam, seigneur de Muithemne, qui ne craint ni homme ni dieu, car il a de sa main tranché la tête de la bête blanche envoyée par Lug pour éprouver la valeur des Ulates. » Alors, l'enfant hochait sa tête pleine d'images confuses, battait des mains, mimait en l'air de grands coups de fer qui ne manquaient jamais de faire rire son vieux père. Pendant ce temps, les hommes et les femmes attablés échangeaient des regards lourds de sens. Eux savaient que Sualtam était le seul guerrier de Muithemne qui ne pouvait se vanter d'avoir tué la bête. Personne, cependant, ne se risquait à le contredire. Il faut dire que le père et son fils avaient quelque chose d'attendrissant. Le vieillard